

# **LES IMMORTELS**

Visages de l'incroyable  
en Birmanie bouddhiste



GUILLAUME ROZENBERG

# LES IMMORTELS

Visages de l'incroyable  
en Birmanie bouddhiste

Ouvrage publié avec le concours  
du Centre national du livre

**SULLY**

## DU MÊME AUTEUR

*Renoncement et puissance. La quête de la sainteté dans la Birmanie contemporaine*, Éditions Olizane, Genève, 2005.

Photo de couverture : moine pratiquant l'alchimie  
(cliché : Le-Victorieux)

© Éditions Sully, 2010

Éditions Sully, BP 171, 56005, Vannes Cedex, France  
Tél. 33 (0)2 97 40 41 85 - Fax : 33 (0)2 97 40 41 88  
Courriel : [editions.sully@wanadoo.fr](mailto:editions.sully@wanadoo.fr)  
[www.editions-sully.com](http://www.editions-sully.com)

*En hommage au Major Zaw Win,  
immortel s'il en est*



# SOMMAIRE

AVIS AU LECTEUR	9
Livre premier : DE LA CROYANCE AU CROIRE	17
Livre second : ÊTRE DISCIPLE, FAIRE LE CULTE	107
Livre troisième : LE POSSÉDÉ	205
Livre quatrième : INVULNÉRABLES	237
Livre cinquième : L'ÉPREUVE DU FEU	305
<i>Dramatis Personae</i>	347
<i>Cartes</i>	350





## AVIS AU LECTEUR

Lorsqu'un auteur, ethnologue de métier, s'aperçoit que l'ouvrage qu'il a composé recèle un nœud de contradictions, deux solutions s'offrent à lui : mettre le manuscrit au rebut ou le reprendre de fond en comble. Je n'ai choisi ni l'une ni l'autre. C'est pourquoi ce livre existe.

À l'époque où j'entamai la rédaction des *Immortels*, en 2003, une question me taraudait : était-il possible de fabriquer une ethnologie qui combinât style narratif et réflexion théorique ? Plus exactement, pouvait-on mettre la réflexion théorique en récit, c'est-à-dire raconter une ou des histoires, sur le modèle de la littérature (du moins selon un tempo littéraire), tout en conférant au propos une portée dans le champ des études sur l'homme en tant qu'être social et culturel ? Je me demandais, donc, si le récit était susceptible de constituer en lui-même et par lui-même une forme de théorie, en ce qu'il proposerait un mode d'intelligibilité, à tonalité ethnologique, d'une situation.

Quoique lecteur passionné des penseurs de la discipline, j'étais désireux, pour mon compte, d'échapper à une certaine lourdeur formelle de la démonstration scientifique, avec ses découpages, son explicitation des étapes du raisonnement, son appareil critique. Non que ce type de construction eût manqué de fournir les preuves de sa nécessité. Mais, fait de dissection et d'abstraction, il éloignait trop souvent à mon goût des caractères les plus sensibles de l'existence ; il produisait un effet de déréalisation. Il était si exceptionnel d'être à même de dire, à l'issue de la lecture d'un travail sur telle population ou communauté, « j'ai été chez les X ». À s'affirmer science, l'ethnologie était-elle condamnée à se détourner des hommes ? Pour autant, je me défendais de tomber dans l'excès inverse, celui du naturalisme ethnographique. Parce qu'il se voulait pure description, ce mode de représentation, me semblait-il, exacerbait l'effet d'altérité et, paradoxalement, empêchait l'empathie.

## LES IMMORTELS

La réalité indigène, du moins ce que l'ethnologue en percevait, devait être savamment médiatisée pour devenir immédiate. J'avais perdu, au reste, toute illusion sur l'expérience du terrain, en tout cas sur la possibilité qu'elle constituât une condition suffisante pour faire œuvre d'ethnologue. Car, bien qu'indispensable, le « terrain », en soi, ne me parlait pas ; plus, il avait pour effet d'anéantir mon enthousiasme premier. « Pour quelqu'un qui n'a jamais vu l'Orient, déclara un jour en substance Gérard de Nerval à Théophile Gautier, un lotus est toujours un lotus ; pour moi, c'est seulement une espèce d'oignon. » Le temps de l'enquête en Birmanie, trois séjours de deux mois chacun entre 2003 et 2006 pour ce livre (auxquels s'ajoute, essentielle à la matière des *Immortels*, la traduction d'ouvrages et d'enregistrements réalisée à Singapour et à Paris avec l'assistance de personnes birmanes), le temps de l'enquête, donc, fut rarement un temps d'enfièvrement. Sur place, un mur invisible me séparait de mes interlocuteurs. Pour combler l'écart, il me fallait m'éloigner d'eux. Quand, après avoir déserté le terrain et regagné ma table de travail, je reconstruisais la réalité à partir des fragments inertes que mes notes en avaient conservés, alors j'éprouvais cette intimité manquée avec les Birmans. Aussi l'écriture ethnologique consistait-elle pour partie, à mon sens, à transformer de nouveau l'oignon en lotus ; non pas démystifier l'Autre mais le sublimer, de quelque manière que ce fût. Une œuvre ethnologique, en plus de solliciter l'intellect, devait soulever l'imagination. L'ethnologie, entreprise de représentation, d'interprétation et d'explication de la différence entre les cultures, était un travail de réenchantement de la réalité. Entreprise et travail dont l'ethnologue n'avait pas à dissimuler les artifices. Je parsemai ainsi *Les Immortels* de notations renvoyant le lecteur à l'envers du décor – la recherche en train de se faire et le texte en train de s'écrire – pour lui refuser le confort d'une structure homogène, sans aspérité. Somme toute, le problème qui m'habitait était aussi bien « que veux-je faire, et comment le faire ? », que « que sont-ils et comment pensent-ils ? ».

Tout le temps que je rédigeais l'ouvrage, j'eus la naïveté de me croire porté par un instinct qui m'était propre. À la vérité, *Les Immortels* s'avère bel et bien marqué du sceau de son époque. Mon aspiration à concevoir une ethnologie à la fois vivante et signifiante appartenait à l'air du temps. Depuis les années 1970, une interrogation sur les

formes, notamment narratives, de l'écriture ethnologique travaillait la discipline, ouvrant la voie à des tentatives pour s'affranchir des cadres objectifs du compte rendu scientifique.

Toujours est-il qu'afin de donner corps à cette ethnologie dont je rêvais, je décidai de renoncer à certaines conventions d'écriture universitaires. Cela n'alla pas sans hésitation et flottement. L'ouvrage a pris au final une forme un peu singulière. Nulle introduction ne vient apporter de repères préalables ou tracer un itinéraire : le lecteur est plongé d'emblée dans le vif du sujet, et tout du long il avance à l'aveugle, au rythme du déroulement de l'enquête. La progression s'accomplit selon une logique cumulative de la narration, du commentaire, de la reprise et de l'empilement. Des personnages identifiés occupent l'avant-scène – dont l'ethnologue qui, envisagé à la troisième personne, se trouve jusqu'à un certain point ramené sur le même plan que les sujets de son étude. Les notes et la bibliographie sont inexistantes. Le texte, enfin, s'achève, plutôt que par une conclusion, par un recommencement. Bien sûr, l'absence d'une trame immédiatement apparente aussi bien que le manque de systématisation sont des artifices de structure, une opération de déstructuration structurante pour ainsi dire. Celle-ci n'est d'ailleurs pas mise en œuvre jusqu'au bout, le propos étant inexorablement rat-trapé par les codes académiques.

Le souci de pratiquer une ethnologie animée et incarnée n'empêche pas, chemin faisant, d'aborder des questions théoriques familières à la discipline. Aussi, le recours à des personnages ne revient pas à abandonner la perspective classique de l'ethnologue, centrée sur la culture et son rapport à l'organisation sociale, aux façons de penser et d'agir. Les personnages qui font *Les Immortels* valent par les aspects collectifs de leur identité. Il n'est pas question d'individualités mais d'incarnations, incarnations de certaines manières d'être birman. Se déploie bien dans ces pages une recherche, démarche d'exploration raisonnée d'une réalité qui dépasse son observateur et dont il tente de rendre compte, envers et malgré tout. Qu'il soit néanmoins entendu qu'il n'est rien, sur le plan de l'analyse, de foncièrement original dans l'ouvrage. Pour soutenir le contraire, il faudrait que je n'aie pas fait trop de fois cette cruelle expérience : découvrir qu'une idée que par un mélange d'ingénuité et de prétention je considérais mienne appartient depuis fort longtemps au patrimoine intellectuel de la discipline, et qu'elle y a trouvé,

## LES IMMORTELS

de surcroît, à s'exprimer dans des termes plus élaborés. Mais, quand même tout aurait été dit, il resterait à le dire autrement.

Il s'agit, en bref, d'un ouvrage à la composition hétérogène, à la fois récit et exposé scientifique, hétérogénéité qui accuse la contradiction inhérente au dessein initial. Celui-ci, d'ailleurs, a induit des effets critiquables : ceux qui ont commenté les premières versions du manuscrit ont signalé, entre autres, la difficulté de distinguer, au sein du texte, entre point de vue indigène et point de vue de l'observateur (péché mortel pour un ethnologue). Tout compte fait, *Les Immortels* témoigne de mon aspiration à faire une autre ethnologie en même temps qu'il m'aura permis de faire le deuil de cette aspiration.

\*

*Les Immortels* constitue le second tome du «cycle de l'extraordinaire», consacré aux figures de la sainteté bouddhique et aux cultes afférents dans la société birmane contemporaine. Entamé avec *Renoncement et puissance. La quête de la sainteté dans la Birmanie contemporaine* (2005), ce cycle ethnologique ambitionne de donner à voir et à penser, au sein des expressions multiples du bouddhisme birman, quelques-unes de ses manifestations parmi les plus saisissantes, qu'elles relèvent du phénoménal, du surnaturel, de l'incroyable ou de l'étrange, voire de tout cela à la fois, pour les Birmans comme pour l'ethnologue. L'accession d'un individu à un état comme la sainteté, l'apparition en chair et en os d'êtres théoriquement invisibles, le fait d'être possédé par une entité ou de devenir son relais humain représentent autant d'occurrences, parmi d'autres, de cet extraordinaire. La démarche vise à placer de telles manifestations au point de départ d'une réflexion sur ce qui produit et définit l'ordre et l'expérience du religieux, et sur ce que cet ordre et cette expérience définissent et produisent.

Je voudrais dire ma reconnaissance envers tous ceux qui ont contribué à l'élaboration de l'ouvrage. Outre les personnes nommément citées dans les pages qui suivent, j'adresse mes plus chaleureux remerciements à Nicolas Adell, Jean-Pierre Albert, Marlène Albert-Llorca, Vanina Bouté, Bénédicte Brac de La Perrière, Céline Coderey et, tout particulièrement, Grégoire Schlemmer qui a su bien des fois me rappeler à la raison. *Les Immortels*, que j'ai appris à travers leur regard à aimer et à détester

tout à la fois, n'est pas tel qu'ils l'auraient souhaité, certes. Mais leurs lectures attentives et critiques, leur générosité intellectuelle ont permis d'atténuer un certain nombre de ses défauts, de réparer un certain nombre de mes errements. D'autres – Jason Carbine, John Holt, Frank Lehman, Patrick Pranke – ont fait avec patience les frais d'une version initiale, en anglais, de la première partie. Dominique Blanc a lu avec soins les épreuves.

Commencé alors que j'étais post-doctorant à l'Institut de recherche sur l'Asie (Université de Singapour) et continué après mon entrée au Centre national de la recherche scientifique en 2004, l'ouvrage, regard d'un homme en quête sur des hommes en quête, doit beaucoup à la liberté d'action et de pensée dont m'ont fait bénéficier ces deux institutions, ainsi qu'aux confrontations de points de vue qu'elles favorisent. Puissent ces lieux de savoir, notamment le Centre national de la recherche scientifique (critiqué mais jamais égalé), toujours offrir ce privilège nécessaire : disposer du temps et de l'autonomie suffisants pour développer une recherche.

Lorsque pour la première fois, à l'âge de vingt et un ans, au cours d'une audition pour une bourse de voyage, je formulai avec netteté mon aspiration à faire de l'ethnologie, un des membres du jury, se réveillant de l'apathie dans laquelle l'avait plongé la succession des présentations, commenta : « Vous savez ce que disait Margaret Mead ? Le psychologue, c'est celui qui n'est pas bien dans sa tête. Le sociologue, c'est celui qui n'est pas bien dans sa société. L'ethnologue, c'est celui qui n'est bien ni dans sa tête ni dans sa société. » J'ignore toujours pourquoi je fais de l'ethnologie – si je le savais, il ne me servirait plus à rien d'en faire. En tout cas, *Les Immortels* une fois dépouillé de ses artifices de construction et de ses quelques analyses, que reste-t-il ? L'essence, le principe constitutif de l'ouvrage, me semble-t-il, réside dans la qualité existentielle du récit. Le croire, le destin, la fabrication de soi, la servitude, la vie et la mort : ce sont là des thèmes qui habitent ce livre, des questions dont se soutient son histoire. Si *Les Immortels* ne satisfera ni les plus épris de science ni les plus déçus par elle, il s'attirera, au moins faut-il l'espérer, la sympathie des quelques-uns pour qui l'ethnologie est une contribution à la description de la condition humaine.

Guillaume Rozenberg (Ko Yin Maung, ကိုရင်မေဝင်)



LIVRE PREMIER

**DE LA CROYANCE AU CROIRE**